

VIE

DU RÉVÉREND PÈRE

D. PAUL CAFFARO,

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR.

COURTE NOTICE

DE LA VIE DU RÉVÉREND PÈRE

D. PAUL CAFFARO,

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT RÉDEMPTEUR.

Le Père D. Paul Caffaro naquit le 5 juillet 1707, dans le diocèse de la Cava, au lieu même dit de Caffari, de parents pieux et honnêtes. Son père se nommait Jean-Nicolas Caffaro, et sa mère Cécile portait également ce surnom de Caffaro. Cécile fut sans doute une femme pieuse; mais son mari menait la vie la plus exemplaire et la plus sainte parmi les séculiers. Il était frère dans une congrégation où il ne fut jamais en défaut; il faisait l'oraison mentale et en enseignait la pratique à sa famille; chaque jour ses enfants recevaient de lui une instruction sur la doctrine chrétienne; il obéissait à son père spirituel, et d'une obéissance si entière, que lorsqu'il mourut, son directeur n'hésita pas de dire à sa femme: « Vous avez un saint dans le paradis. » De ces parents que je viens de faire connaître étaient nés six enfants, quatre filles et deux garçons, dont D. Paul fut le second. Dès le berceau, il montra un caractère si doux et si paisible, que sa mère, pour l'allaiter, était obligée de le réveiller. Sa première enfance fut en tout différente de celle des autres enfants, et bien éloignée de cette légèreté dont elle est ordinairement

accompagnée. A l'âge de dix ans, il fut affecté d'une maladie grave qu'il souffrit avec tant de calme et de patience, que le médecin qui le soignait en fut ravi, et voulut en publier le témoignage. Dans ses études, toujours modeste et appliqué à ses devoirs, il n'eut jamais à recevoir ni réprimande ni correction de ses maîtres; aussi était-il, dès lors, aimé et admiré de ses maîtres, de ses condisciples, et de toutes les personnes qui le voyaient et conversaient avec lui.

Au sortir de l'enfance, et dès qu'il en fut capable, il commença à fréquenter les sacrements et à pratiquer l'oraison, qu'il faisait principalement devant le saint Sacrement de l'autel, avec une telle dévotion qu'il édifiait tous ceux qui en étaient les témoins. Sa mère le voyant si pieux et si régulier, lui confia la surveillance de ses sœurs, surveillance qu'il exerça avec le plus grand soin, veillant surtout à éviter qu'elles ne sortissent de la maison. S'il arrivait que l'une d'elles fût sortie pour quelque temps, il la punissait, non avec violence, mais en lui assignant pour prison une chambre de la maison, où elle restait enfermée suivant le temps qu'elle était restée dehors et la distance à laquelle elle s'était éloignée.

Devenu clerc, il entra dans un séminaire à l'âge de treize ans, et y mena une vie si édifiante, que le recteur d'alors, D. Dante della Monica, disait : « Quand je vois cet enfant, je me sens attiré vers Dieu, et plein de confusion. » Aussi l'établit-il zélé sur tous les séminaristes, et Paul ne manqua jamais, pour aucun motif humain, d'accuser les transgresseurs, de sorte que ceux-ci le trouvant un jour isolé, s'en vengèrent en le maltraitant. Mais il n'en continua pas moins sa surveillance avec le même zèle,

répondant ainsi à la confiance du recteur, qui, malgré son extrême jeunesse, avait remis en ses mains la garde de tout le séminaire. Quand les séminaristes demandaient au supérieur la permission d'aller à quelque fête, ou en quelque lieu de divertissement, il leur répondait : « J'y consens, si Paul veut vous y conduire. » Un jour les séminaristes ayant été invités à assister à l'office, au monastère de Preato, et se trouvant en retard, les religieuses les pressèrent de rester à dîner. Ils dépêchèrent aussitôt à leur recteur, qui était alors D. Simon Sambias, pour en obtenir la permission ; le billet en réponse portait : « Que Paul en décide ; s'il se charge de les conduire, j'y consens. » Tant était grande la confiance que tous les recteurs avaient dans la sagesse et la prudence de Paul, bien qu'il ne fût encore qu'adolescent.

Dans ce même temps, à peine initié à la cléricature, il commença à montrer un zèle ardent pour l'avancement spirituel du prochain. Tous les jours de fête, il allait de hameau en hameau, enseignant la doctrine chrétienne aux enfants et aux personnes âgées les plus ignorantes et les plus abandonnées ; et il excitait les autres clercs, ses compagnons, à imiter son exemple. Mais ses soins les plus actifs se portaient sur les moyens qui tendaient à rendre ces clercs mêmes des prêtres saints et instruits, propres au salut des âmes ; à cette fin, il leur donnait des leçons, et les formait à la pratique de l'oraison mentale. Il s'employa à cette œuvre pendant sept années consécutives, et l'on sait que ces clercs sont en effet devenus de bons prêtres et de bons ouvriers.

Dès sa jeunesse, Paul fut à la fois si mortifié et si ami de la vie cachée, que, pour soustraire aux re-

gards l'abstinence et les mortifications qu'il pratiquait, il se retirait à l'écart dans une chambre, ne mangeait plus à la table commune, mais se faisait apporter son dîner, dont il prenait le peu auquel il s'était astreint, et le reste, placé dans un panier, était descendu par la fenêtre et reçu par des pauvres qui l'attendaient. Pour lui, il se contentait d'un morceau de pain ou de quelque autre nourriture en faible quantité, et qu'il avait encore coutume de mêler avec des herbes amères. Chaque semaine, il jeûnait au moins deux fois au pain et à l'eau. D'autres fois, il se bornait à un potage sans pain, et dans toute sa jeunesse il se priva complètement de viande et de fruits; mortification extrême à cet âge. En outre, dans sa cellule, il ne manquait pas de mortifier son corps par la discipline et le cilice. Dès l'âge même de treize ans, il se chargeait le corps d'une chaîne de fer garnie de pointes, dont la vue seule épouvantait, et que sa mère, qui s'en aperçut, crut devoir lui enlever. Il dormait sur des planches, ou même souvent sur la terre nue, appuyant sa tête sur un banc.

Pensant ensuite qu'il devait être prêtre, et qu'un bon prêtre doit nécessairement être instruit, il s'appliqua avec ardeur, d'abord à l'étude du latin et du grec, sous la direction du prêtre et du maître insigne, D. Ignacedella Calce (aujourd'hui professeur d'hébreu dans les cours publics); puis il étudia la philosophie et surtout la théologie, tant la partie morale, dont il fonda à la Cava une académie qu'il dirigea pendant plusieurs années, en étant à la fois le chef et le soutien, que la scolastique et la dogmatique, dont il fut depuis lecteur dans notre congrégation, et dont il composa des traités doctement écrits; ces

traités, nous les conservons encore avec vénération, d'autant que l'usage s'est introduit dans la congrégation, de ne plus faire étudier les jeunes gens que sur des livres, l'expérience ayant appris que, par cette méthode, ils faisaient des progrès plus grands et plus rapides, et se trouvaient délivrés du soin incommode d'écrire, très préjudiciable à la santé.

Ordonné prêtre, D. Paul, par obéissance pour son directeur, s'efforça de s'unir plus étroitement à Dieu, et pour cela, il se livra à une vie toute sainte. Son unique occupation, depuis lors, fut de pratiquer l'oraison et de travailler à gagner des âmes à Dieu. Il faisait quatre heures d'oraison, qui lui avaient été prescrites par son père spirituel, savoir, deux pendant le jour devant le Saint-Sacrement, et deux pendant la nuit. En outre il mettait fréquemment en pratique le conseil de S. Augustin : « Allez, « jeunes gens, allez, vieillards, aux tombeaux de « vos pères. » (*Ite, juvenes, ite, senes, ad sepulchra patrum vestrorum.*) Ainsi il allait souvent de jour au cimetière de la paroisse, et là il passait plusieurs heures au milieu des ossements des fidèles défunts, à méditer sur la mort; il lui arriva même souvent de s'y endormir, et d'y rester ainsi des nuits entières. Plusieurs fois, soulevant dans sa main le squelette de son père défunt et enterré en ce lieu, il s'écriait : « O mon père, comme la mort vous a rendu léger ! » A cette époque, il lui arrivait aussi de se retirer de temps en temps pour plusieurs jours, dans un ermitage extrêmement isolé, où il ne cessait de prier et de macérer son corps par des œuvres de pénitence.

Peu après son admission à la prêtrise, il fut nommé confesseur et supérieur de la retraite ecclésiastique.

Il eut alors la consolation de convertir, par sa douceur et ses instructions, mais plus encore par l'effet de ses prières, et le mérite de ses œuvres de pénitence, deux nobles calvinistes, domiciliés à la Cava. Après un an de sacerdoce, son évêque voulut absolument qu'il remplît les fonctions de curé dans l'église de Saint-Pierre, charge qu'il n'accepta que par soumission, et après beaucoup de résistance; ce fut en l'année 1735, la vingt-huitième de son âge.

Devenu curé, il s'employa tout entier au service des âmes de sa paroisse. Il suffira de rapporter ce qu'en a dit un prêtre, témoin de ses bonnes œuvres et de son zèle : D. Paul, dit-il, pendant qu'il fut curé, ne s'épargna aucune fatigue, dès qu'il la crut propre à l'avancement spirituel de ses paroissiens. Afin d'être toujours prêt à voler au secours des malades, aussitôt qu'on l'appellerait, il se couchait tout habillé, en sorte que, réveillé au milieu de la nuit, il pouvait sans retard descendre et partir. Plus d'une fois, au grand étonnement de ceux qui venaient le chercher, il se trouva derrière la porte de sa maison, comme s'il avait prévu ce message, et répondit à leur première parole : « Me voilà, marchons. » Egalement, pendant le mois qui lui était spécialement affecté pour le service de la paroisse (elle était desservie par plusieurs curés), il lui arrivait de passer la nuit dans l'église, ayant promis que ceux qui voudraient recourir à son ministère, le trouveraient toujours en ce lieu, où il ne prenait qu'un court et léger sommeil, assis dans un confessionnal. Il était si zélé et si désireux de se trouver prêt à servir chacun des paroissiens qui recourait à lui, que le sacristain, allant de grand matin ouvrir l'église, le trouvait déjà arrivé depuis deux ou trois heures,

agenouillé devant la porte, et qu'il ne lui arriva jamais de le devancer.

Non seulement il prêchait toutes les fois qu'il le pouvait dans sa paroisse, mais il allait encore de chapelle en chapelle, portant des secours spirituels aux pauvres gens qui ne pouvaient se rendre à l'église, soit en prêchant, soit en instruisant, soit en entendant les confessions. Les jours de fête, il allait, muni d'un crucifix, dans les hameaux, et visitait surtout les cabarets et autres lieux suspects, afin d'y empêcher au moins quelques péchés. Puis, le soir, il avait coutume d'y retourner vers les deux ou trois heures, même au milieu de l'hiver, pour faire entendre d'une manière courte et pénétrante, les vérités éternelles, représenter les châtimens célestes, et inspirer la terreur à ceux qui étaient dans la disgrâce de Dieu. Un soir, comme il prêchait devant la maison d'un gentilhomme, qui vraisemblablement vivait éloigné de Dieu, celui-ci lui prodigua des insultes et des outrages, jusqu'à le traiter de fou; à quoi il se contenta de répondre : « Non, seigneur, ceux
« qui remplissent leur devoir ne sont point des fous ;
« moi, je m'acquitte de ma fonction, en soignant
« les ames qui me sont confiées. » Par ses soins et ses efforts, il retira plusieurs femmes du péché, soit en les éloignant de l'occasion, soit en leur fournissant des secours à ses frais; et quand ses ressources personnelles étaient épuisées, il allait, pour cette bonne œuvre, quêter dans les maisons, comme il fit particulièrement une fois, pour une femme qu'il tira d'un commerce criminel, en la faisant passer, pour plus de sûreté, dans une autre demeure, où il la soutint par les aumômes qu'il recueillait, jusqu'à ce qu'enfin elle se mariât avec le même homme qui

d'abord avait vécu avec elle. Souvent encore, il allait mendiant des morceaux de pain pour ses pauvres, et lorsqu'il en avait sa charge, il venait leur en faire la distribution. Un jour, son frère le trouvant occupé à cette œuvre de charité, et ayant honte de le voir ainsi faire le mendiant, le chargea d'injures en pleine rue, lui reprochant d'avilir par là sa famille et lui-même; mais de tels reproches étaient loin de l'émouvoir, et il n'en poursuivait pas moins l'exercice de ses œuvres charitables; ainsi il décida un grand nombre de pécheresses à entrer en grâce avec Dieu. Et que n'eût il pas à souffrir pour ce sujet, afin d'empêcher les scandales! Il fut même plusieurs fois menacé de mort.

Il introduisit dans ce pays l'usage de la confession et de la communion générale des enfants, une fois par mois, et la fréquentation des sacrements pour les adultes, non seulement dans sa paroisse, mais presque dans tout le diocèse. Il établit aussi l'exercice de l'oraison mentale, en commun, dans l'église, et la visite au Saint-Sacrement. Il avait, en outre, avec beaucoup de peine, tout préparé pour l'érection d'une communauté de douze prêtres, qui devaient être chargés du soin spécial des âmes abandonnées dans le diocèse, savoir; des prisonniers, des marins, des enfants et des pauvres; aussi devait-elle s'appeler la Congrégation des Abandonnés. Sous sa direction, les règles en étaient déjà rédigées et approuvées par l'évêque; déjà plusieurs prêtres s'étaient offerts pour en faire partie; mais la chose ne put avoir lieu, faute d'un local convenable pour les réunir. Un autre heureux résultat de son zèle, fut que les prêtres de la Cava alassent faire des exercices spirituels dans les hameaux fort nombreux de

cette contrée, ou, au moins, dans les lieux où les besoins étaient plus pressants. Il obtint surtout que ces exercices fussent faits annuellement à la chapelle de Saint-Roch-au-Bourg, parce qu'un tel secours était bien nécessaire dans cette localité, où se trouvait une foule d'habitants qui s'occupaient peu de leur ame, tels que des charretiers, des cabaretiers, des bouchers, et autres gens semblables. Pour lui, durant ces exercices, il allait courant de tous côtés, amenant avec lui, à la chapelle, tous ceux qu'il pouvait, pour les y instruire et leur faire la prédication, ou pour assister ceux qui prêchaient; alors il passait le reste du temps à l'église ou à la sacristie, sans manger, disant qu'il n'en avait pas besoin, à raison de son tempérament robuste: en un mot, il s'occupait, lui seul, de tous les autres; aussi, monseigneur de Liguori, évêque de la Cava, l'appelait-il *la sollicitude de toutes les églises*. D'où il arriva que, quand D. Paul se retira dans notre congrégation, les habitants de la Cava, s'en prenant à nous, nous disaient: « O Dieu, qu'avez-vous fait? Vous nous avez enlevé un saint, un apôtre! » Paul était tellement vénéré et aimé de ses paysans (chose rare), qu'une fois le bruit s'étant répandu qu'il était mort dans un lieu où il faisait la mission, à son retour, on vit accourir au-devant de lui, pour lui témoigner sa joie, une multitude de peuple, non seulement de la Cava, mais même de Salerne.

Toutefois, bien que D. Paul remplît aussi saintement ses fonctions de curé, il était encore tourmenté de violents scrupules, craignant de n'avoir pas satisfait, autant qu'il l'aurait dû, à ses devoirs; de sorte qu'il priait continuellement son confesseur de lui permettre de résigner son emploi; mais le

confesseur refusait toujours , voyant que ses craintes n'étaient que des scrupules , puisque réellement il allait au-delà de ce qui lui était prescrit ; aussi , chaque fois que D. Paul lui demandait de se retirer , il répondait qu'il ne devait pas y songer. Mais D. Paul n'en gémissait pas moins continuellement sous le poids de ses terreurs. Un jour qu'il était chez lui , ses parents l'entendirent se plaindre amèrement et sangloter ; saisis d'effroi , ils s'informèrent de ce qui pouvait lui être arrivé de fâcheux. Paul , continuant de pleurer , répondit : « Par charité , aidez-
« moi à obtenir la grace de renoncer à ma cure ;
« Mon confesseur refuse de m'en accorder la permis-
« sion , et je sens que je succombe sous le poids de
« mes scrupules. » Quelques jours après , ses parents le trouvèrent renfermé dans une chapelle , où il soulageait sa douleur en continuant de pleurer ; quoiqu'ils l'eussent blâmé d'abord , touchés ensuite de compassion , ils résolurent de s'employer activement à faire admettre sa renonciation , laquelle fut définitivement reçue dans l'année 1740 , à son grand contentement , mais au grand regret de ses paroissiens , bien qu'il ne cessât pas , depuis cette renonciation , de travailler comme avant au salut de leurs amés.

Et ce fut vraiment par un dessein du Seigneur sur lui , qu'il se retira ; car Dieu l'appelait à un autre état de vie , et voulait l'isoler entièrement du monde. Aussi lui inspira-t-il d'abord la pensée de le quitter tout-à-fait , et d'entrer dans notre congrégation , pour y vivre dans l'obéissance , lui faisant entendre que le sacrifice le plus agréable au Seigneur est de se dépouiller entièrement de sa propre volonté. Un jour , il m'écrivit au sujet de cette inspira-

tion , à moi , qui trace ici quelques traits de sa vie , et qui dirigeais alors sa conscience. Pour m'assurer si c'était bien là sa vocation , je lui répondis que chaque fois que cette pensée lui viendrait , il s'efforçât de la chasser. J'étais certain , en effet , que si véritablement elle lui venait de Dieu , Dieu lui-même l'y affermirait ; je lui procurai ainsi l'occasion de prouver son obéissance. Mais le Seigneur , qui voulait l'attirer tout à lui , lui inspirait d'autant plus le désir de se retirer dans notre congrégation , qu'il s'efforçait davantage d'en chasser la pensée. Enfin , après beaucoup de réflexions et de débats , avant de prendre sa dernière résolution , notre D. Paul alla seul faire les exercices spirituels dans l'ermitage dit *de la Croix* , situé à la Cava , sur la cime d'une montagne , et là , bien qu'il pût se rendre le témoignage de n'avoir jamais aimé le monde , il résolut de l'abandonner entièrement pour se donner tout à Dieu , comme il s'en ouvrit lui-même à une religieuse , au moment de se retirer , en disant : « Je ne
« veux plus avoir aucune pensée qui soit de ce
« monde ; je veux être tout à Dieu ; je ne veux plus
« penser à moi-même , et pour cela , je vais me remettre
« aux mains d'autrui , où je n'aurai plus en vue
« que l'éternité. »

Ensuite il se retira dans la congrégation , partant de sa maison sans dire un mot à personne de sa résolution , et il m'accompagna dans le voyage que je fis à la Barra , bourgade de Naples , où , avec quelques-uns de mes confrères , je devais habiter , étant , dans ce moment , au service de son éminence le cardinal Spinelli , alors archevêque de Naples , qui avait appelé notre congrégation pour qu'elle se livrât à l'œuvre des missions dans son diocèse , et qui nous entretenait à

ses frais dans ce lieu de la Barra , dont j'ai parlé. Là vint à mon aide le père D. Paul , et là vint le trouver ensuite son frère , après avoir appris sa résolution de quitter sa maison ; ce frère , pendant deux heures entières , ne cessa de l'outrager et de l'accabler de reproches injurieux ; mais D. Paul se tut prudemment , et ne lui répondit pas une seule parole. Je dis prudemment , parce que tous les discours et tous les raisonnemens , si évidents qu'ils soient , ne sauraient persuader un esprit passionné ; au contraire , plus ils sont forts et clairs , plus ils l'endurcissent et l'aigrissent. Son évêque , alors monseigneur de Liguori , avait vu avec un extrême déplaisir sa retraite , et il s'en plaignait beaucoup. L'ayant rencontré un jour sur la route , il fit arrêter sa voiture , et commença à le presser par ses exhortations de retourner à la Cava ; mais voyant que D. Paul restait ferme dans sa résolution , il finit par lui dire : « Eh bien , « puisqu'il en est ainsi , ne paraissez plus devant « moi , et je vous défends d'approcher jamais de « mon diocèse. »

Après cela D. Paul entra au noviciat , pendant lequel il fut un sujet d'édification , surtout dans l'exercice de l'obéissance , chose la plus dure et la plus difficile , pour celui qui entre dans une communauté déjà avancé en âge , et habitué depuis plusieurs années à faire sa propre volonté , bien qu'employé aux œuvres saintes. Paul accrut alors la rigueur de sa pénitence , et s'appliqua davantage encore à l'abaisson , dont il faisait sept ou huit heures par jour. Pendant son noviciat , et dans tout le reste de sa vie , même durant le temps de l'extrême désolation par laquelle le Seigneur voulut l'éprouver , comme nous le dirons , dans ses six dernières années , il n'éprouva

pas la moindre tentation contraire à sa vocation. Quand le temps fut venu de faire son oblation (accompagnée des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de persévérance, selon notre institut), il la fit avec tant d'amour et de componction, que les larmes l'empêchèrent de proférer les paroles de la formule que prononcent les oblats.

Au sortir du noviciat, les supérieurs l'employèrent sans délai à l'exercice des missions. Ici arrêtons-nous à admirer quelques-unes des vertus spéciales qu'exerça ce bon prêtre dans sa vie. Et pour parler d'abord de son zèle ardent du salut des âmes, nous dirons qu'il affectionnait singulièrement l'œuvre des missions, pour lesquelles il avait été, pour ainsi dire, comme passionné, dès son entrée dans le sacerdoce. Étant curé, toutes les fois qu'il le pouvait, sans préjudicier au service de sa cure, il ne manquait pas d'aller aux missions avec ses confrères les missionnaires de la Cava, lesquels ont attesté que, dans ces exercices, Paul était infatigable, ne s'épargnait pas un moment, et ne reculait pas même devant le péril de sa vie. Pendant son séjour à la Cava, il arriva, une année, qu'il fut envoyé dans un certain endroit de la campagne aux environs de la terre d'Eboli; ce lieu appelé Piesti, où l'air était mauvais, devenait alors dangereux à raison de la saison. Tous les autres s'excusèrent, mais Paul s'offrit de lui-même, partit gaiement malgré le danger de mort qui le menaçait, y resta sept jours seul à prêcher et à entendre en confession tous les habitants, et par la grace de Dieu, en revint plein de santé et de contentement. Son amour pour les missions était si grand, qu'aus sitôt après sa renonciation à la cure, mais avant de se décider à entrer dans notre congrégation, il con-

cut le projet de s'en aller inconnu parcourir le royaume, mendiant sa nourriture, et faisant des missions dans les lieux les plus dépourvus de secours spirituels : en effet, il en écrivit à l'évêque des Calabres, qui, ne le connaissant pas, refusa son offre. Il en fut de même de l'évêque de Capoue auquel il s'offrait pour exercer le ministère dans son vaste diocèse, et sa proposition fut encore rejetée.

Quand il fut dans notre congrégation, il fit le vœu de ne jamais se refuser à aucune mission à laquelle ses supérieurs l'enverraient. Il fit aussi le vœu d'aller en mission chez les infidèles, lorsque telle serait la volonté du supérieur. A ce sujet, il est bon de citer ici la lettre qu'il en écrivait au P. Mazzini son directeur : « Mon père, je ne sais si c'est l'esprit de Dieu
 « ou l'esprit d'orgueil, qui me pousse à écrire à
 « Votre Révérence, et à lui exposer le désir que j'ai
 « toujours eu de m'offrir au père recteur pour les
 « missions chez les infidèles. Depuis le temps où
 « j'étais novice, j'ai fait le vœu d'obéir au supérieur
 « *pro tempore*, pour tout envoi en mission, même
 « chez les infidèles ; et ce vœu, je l'ai fait avec un
 « grand désir et une vive espérance de le réaliser un
 « jour. Depuis ce désir a commencé de se refroidir,
 « mais non pas au point que je perdisse la prépara-
 « tion du cœur, qui m'y ferait aller avec pleine vo-
 « lonté. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis
 « mon noviciat, ce désir ne m'a pas quitté. Je me
 « vois, comme je suis, plein de défauts, conservant
 « seulement un esprit d'envie envers ceux que je
 « vois bien recueillis. Comparant le passé au présent,
 « je me trouve de beaucoup en arrière, et cela
 « encore me porte à désirer d'aller en mission chez
 « les infidèles, considérant qu'étant une fois embar-

« qué, je me verrai, pour ainsi dire, dans la nécessité de faire une complète abnégation de moi-même et de toute commodité. Aussi j'ai toujours à la bouche cette sentence de S. Augustin, qui dit (si je ne me trompe) : Heureuse nécessité, qui force à mieux faire. *Felix necessitas, quæ ad meliora compellit.* Considérant donc que dans les missions chez les infidèles, je me verrais presque dans la nécessité de bien faire, et peut-être encore de mourir pour Jésus-Christ, j'en éprouve le plus grand désir. Il est vrai que la mer est extrêmement contraire à ma santé, et qu'il serait possible que je succombasse dans le voyage; mais je n'hésiterais pas pour cela à partir, et puis, advienne que pourra. Mon père, je m'en remets à vous, etc. » Il obtint en effet, de son directeur, la permission de faire cette demande, et me la présenta ensuite avec de grandes instances, implorant de moi cette grâce comme la plus grande que je pusse lui accorder.

D. Paul était véritablement infatigable dans le travail de nos missions, ne s'épargnant en rien, et spécialement dans le pénible office d'entendre les confessions. Il faut remarquer ici que dans l'administration du sacrement de la pénitence, il était loin d'être tranquille; mais, qu'au contraire, il éprouvait les plus vives inquiétudes, dans la crainte ne pas employer toute la diligence requise. Cette disposition de D. Paul rendait pour lui cet office un vrai martyre, et l'on s'en apercevait souvent à l'accablement, à l'espèce d'agonie qu'il lui causait quelques fois. Mais nous n'en admirions que davantage l'ardeur et le zèle immense du père D. Paul : Il se trouvait dès le matin le premier à l'église, et il n'en sortait que le dernier, s'y occupant sans res-

lâche à entendre les confessions des hommes qui, ordinairement, sont les plus embarrassantes et les plus fastidieuses. Dans la soirée, de retour à la maison, après le sermon, il se mettait de nouveau à entendre les confessions sans prendre un seul instant de repos, et quand il avait satisfait aux désirs des pénitens qui l'environnaient, il sortait de sa chambre pour voir s'il n'y avait plus personne qui voulut lui faire sa confession; et tout cela, quoique chaque confession, comme nous l'avons dit plus haut, lui valut une mort. Dans une mission où il n'y avait pas d'horloge à réveil, D. Paul veillait plusieurs heures de la nuit afin de pouvoir éveiller ses compagnons au temps prescrit; et pour cela, de moment en moment il sortait du lit, pieds nus, pour aller voir à une horloge qui était à sa portée, si l'heure était arrivée. Dans une autre mission, bien qu'il fut pris par la fièvre, il ne laissa pas de prêcher et d'entendre les confessions; en un mot, pendant l'hiver comme au printemps, il était sans cesse occupé du travail des missions. Dans les autres saisons, restant à la maison, il s'y employait à faire des exercices à des ecclésiastiques, à des séculiers, à tous ceux qui le demandaient, sans jamais se refuser à la fatigue ni à la gêne dans le service des âmes. Etant un jour au collège de Nocérat, il apprend qu'un homme vient d'être frappé mortellement; aussitôt il court à son aide, comme il se trouvait, sans chapeau, sans manteau, sans souliers; et même pour aller plus vite, il ôte ses pantoufles, les porte à la main, et se rend ainsi auprès du malade.

Dans sa prédication, il déployait une ferveur et un esprit admirables. Ses sermons, de l'aveu de tout le monde, causaient une impression extraordinaire et

plus profonde que ceux de tous les autres. Aussi, dans les sermons familiers qu'il nous faisait en chapitre, ce qui arrivait une fois par semaine, ses paroles paraissaient, pour ainsi dire, comme des flèches qui nous frappaient; il les proférait avec un accent si pénétrant, que chacun de nous voyait bien qu'elles sortaient du fond de son cœur. Surtout quand il parlait de l'éternité, il faisait trembler tous ceux qui l'entendaient.

Ce même zèle dévorant, comme on peut bien appeler celui de D. Paul, produisait ces lettres brûlantes, qu'il envoyait à divers sujets connus de lui, pour leur habileté à gagner les âmes à Dieu, et dans lesquelles il les exhortait à redoubler pour cette sainte œuvre, de soins et d'efforts. Un autre fruit de ce zèle, était l'abondance des prières qu'il adressait à Dieu, lorsqu'un évêché venait à vaquer, et les efforts qu'il faisait selon l'étendue de sa sphère, pour obtenir que les choix tombassent sur de bons prélats. Ce fut uniquement aux efforts de son zèle, qu'on dut un jour attribuer l'élévation d'un prélat qui vit encore, et qui gouverne son église avec une sagesse bien avantageuse à son troupeau.

En même temps que D. Paul s'appliquait ainsi au bien des âmes, il se livrait le plus qu'il pouvait à l'exercice de l'oraison. L'oraison était, on peut le dire, sa plus forte passion, ou plutôt ses délices. Dès ses premières années, et depuis qu'il fut fait clerc, il y consacrait déjà plusieurs heures. Dans le jour, surtout après le repas, il se tenait pendant deux heures en oraison devant le Saint-Sacrement, tantôt agenouillé, tantôt assis, mais toujours avec une si grande dévotion, que les fidèles s'invitaient réciproquement en disant : « Allons voir le saint. »

Il en usait ainsi, outre les fréquentes visites qu'il faisait au cimetière, où il restait fort long-temps à méditer sur la mort et l'éternité. Quand il fut, plus tard, entré dans notre congrégation, outre l'oraison d'une heure et demie que prescrivait la règle, il en faisait deux autres heures à l'église, en présence du Saint-Sacrement, et une autre demi-heure dans sa chambre, la nuit avant de se coucher : il avait témoigné le désir de prolonger cet exercice pendant la nuit, mais les supérieurs ne voulurent pas le lui permettre. Du reste, nous le trouvions souvent dans la journée en oraison, agenouillé au milieu de sa chambre. Sortant quelquefois et passant dans un bois, il se cachait sous un arbre et s'y mettait à genoux en oraison. Etant en mission, les moindres instants qu'il avait à lui, il les passait à prier devant le Saint-Sacrement, ou bien il se recueillait au premier endroit où il se trouvait, disant : « Dieu est en tout lieu. »

Quand il se préparait à prêcher, il le faisait à genoux : ainsi tout ce temps était encore pour lui un temps d'oraison ; et c'est pourquoi ses prédications, sortant d'une pareille source, produisaient tant d'effet. Je pense encore que, si ces prédications roulaient presque toujours sur la mort et sur l'éternité, c'est que c'était là le sujet ordinaire de ses méditations. J'ai déjà dit combien il aimait à se trouver dans les cimetières. Parlant un jour sur ce sujet à une religieuse qui admirait sa constance à rester dans ces lieux : « J'y passerais volontiers, lui dit-il, tous les jours de ma vie. » Etant curé, il ne manquait pas, chaque soir, de faire après l'étude, avec un autre digne prêtre qui habitait avec lui, une heure environ de méditation sur la mort, se tenant chacun dans un coin de la chambre, et dans la

même position que s'ils eussent été morts. « O mort, « ô éternité ! » Telles étaient les paroles qu'avait continuellement à la bouche ce vrai serviteur de Dieu, qu'il fût seul ou en compagnie. Souvent pendant la conversation, il demandait à un de nos frères : « Dites-moi, si la mort se présentait à vous maintenant, de quel œil la verriez-vous ? » Dans les lettres qu'il écrivait à ses pénitents et à ses amis, il parlait souvent de la mort et de l'éternité. Il écrivait à l'un : « Les choses de ce monde finissent promptement, et ne nous serviront plus de rien pendant toute l'éternité. » A un autre : « Enfin, pensons à l'éternité, parce que le temps passe. » A un troisième : « Il faut s'armer du bouclier de la foi qui est la pensée de l'éternité. Considérez que tout finit, mais que l'éternité ne finit jamais. Considérez qu'il vaut mieux être serviteur de Dieu, que de tenir le rang le plus élevé dans ce monde. Pensez à ce qu'à l'article de la mort, on désirerait avoir fait pendant la vie. » Aussi ses sermons les plus fréquents et les plus forts, étaient ceux qui roulaient sur la mort et l'éternité. Quand il était curé, de temps en temps il conduisait les fidèles au cimetière; et là, prenant les ossements des morts, qu'il tenait à la main en prêchant, il cherchait à imprimer aux vivants la crainte de la mort, le mépris du monde et la pensée de l'éternité. Presque dans chaque discours qu'il débitait en public, il inculquait la pensée de la mort et de l'éternité.

Mais revenons à parler de son oraison. A l'exception des premières années, où D. Paul ne trouva que des douceurs dans l'oraison, plus tard, bien qu'il y reçut de grandes lumières, spécialement touchant la grandeur de Dieu (sur laquelle il composa un ser-

mon qui frappait les auditeurs de stupeur et d'étonnement); néanmoins il la pratiquait sans aucune consolation sensible. Son oraison se réduisait presque entièrement à des prières qu'il comptait sur son rosaire, répétant presque sans cesse ces paroles : « Seigneur, délivrez-moi du péché et sanctifiez-moi. » Ou bien : « Mon Dieu, aidez-moi, aidez-moi promptement. » *Deus, in adjutorium meum intende*, etc. Et cette forme d'oraison, il la conseillait aux autres. Il écrivait à l'un de ses pénitents : « Sans la prière et l'humilité, l'homme ne peut se maintenir un seul instant dans la ferveur et dans la grace. Humilité, humilité! Prière, prière continue. Qui prie, obtient. Il faut prier toujours. Demandez toujours l'aumône à la porte de la divine miséricorde. Qu'une heure au moins du jour soit consacrée à cette quête spirituelle. » Une autrefois il écrivait au même : « Appliquez-vous à l'oraison; sans elle nous n'arriverions jamais là où elle nous conduit suivant nos désirs. Je vous conjure de vous livrer à la prière. C'est là le premier, le second, le troisième, le dernier moyen de vaincre. »

Comme il lui arrivait souvent de ressentir une telle affliction d'esprit, qu'il pensait être plongé dans le péché et abandonné de Dieu, il se prenait à pleurer, et se rappelant ses anciens élans d'amour vers Dieu, il s'écriait avec douleur : « Seigneur, il fut un temps où je vous aimais; maintenant je ne vous aime plus. » L'un de nous lui ayant un jour demandé s'il avait jamais joui de la contemplation, « J'en ai joui une fois, répondit-il, mais je l'ai perdue ensuite. » Et cependant il arrivait souvent que si quelqu'un venait pour lui parler et le trouvait en oraison, il était obligé de le secouer

fortement pour s'en faire écouter. Du reste, depuis sa jeunesse, comme il a été dit, Dieu le traita comme une ame forte, le réduisant à un état pur de souffrance, en sorte que depuis lors toute sa vie ne fut qu'une suite continuelle et un renouvellement alternatif d'aridité, de tentations et de terreurs.

Toutefois, il s'en réjouissait dans la partie supérieure, et désirait que le Seigneur le traitât toujours de même, sachant bien que l'amour de Dieu ne consiste pas dans les douceurs, mais dans l'accomplissement de la volonté divine, au milieu des tribulations, comme dit sainte Thérèse, et comme lui-même le répétait sans cesse à ses pénitents. Il écrivait à l'un d'eux : « Les ames éclairées par une grace particulière, peuvent seules comprendre le prix d'une croix supportée pour Dieu. C'est dans l'autre vie qu'on verra clairement que cette grace est préférable à la possession du monde entier. Prions donc le Seigneur, qu'il nous donne la force de souffrir, autrement notre faible nature défaudrait en chemin ; en attendant, ne cessons d'entretenir en nous une foi vive à la vie éternelle. » Il écrivait encore au même une autre fois : « Les peines et les afflictions font les saints, et non pas l'oraison. Nous voyons en effet qu'un grand nombre pratiquent l'oraison sans devenir saints, parce qu'ils ne sont pas affligés ; tandis que d'autres le deviennent au milieu des tribulations, quoiqu'ils ne puissent faire oraison. Ce saint exercice ne sert qu'à nous procurer la force de souffrir avec patience et courage, et nous donner ainsi le goût des choses de Dieu ; la patience est le chemin du ciel, et l'oraison est le moyen de conserver la patience dans les tribulations. » Il écrivait aussi à l'un des Pères de notre congrégation : « Votre lettre me fait connaître à la

fois des peines et des consolations; mais je voudrais que l'on aimât les tribulations plus que les délices. Les croix sont bonnes, ayant été sanctifiées par Jésus-Christ, mourant crucifié; nous devons même désirer les croix les plus douloureuses, jusqu'à ce que nous parvenions aussi à mourir cloués sur ce bois, en la compagnie du très saint Rédempteur. »

Ainsi donc, notre D. Paul aimait et recherchait les croix, et il voulait que les autres les aimassent aussi; néanmoins, il ne pouvait être insensible aux épines dont sa carrière était hérissée, et aux terreurs qui le tourmentaient sans cesse. Dans les dernières années de sa vie surtout, il fut soumis à l'épreuve la plus cruelle que puisse souffrir une ame qui connaît et qui aime Dieu. Le secret auquel je m'astreins ne me permet pas de la publier; mais si je le pouvais, le récit que j'en ferais, serait capable de toucher de compassion, pour ainsi dire, les rochers mêmes. On peut dire que durant ces années, il souffrit les tourments les plus cruels que jamais ait endurés aucun Martyr de Jésus-Christ. Il était dans un tel état de désolation et de frayeur, qu'il craignait d'être abandonné de Dieu, et que plein d'amertume, il s'écriait en gémissant : « Malheureux ! j'ai perdu la voie, et je « ne sais comment la retrouver. » Il répondait à l'un de nos Pères, malade et abandonné des médecins, qui lui écrivait de le recommander à Dieu dans ses prières, pour lui obtenir une bonne mort : « Que n'ai-je « moi-même les motifs de sécurité que possède votre « révérence ! L'affaire de mon salut est dans un état « bien douteux, et pour cela je vous prie d'intercéder « pour moi quand vous serez devant Dieu. » Il écrivait à un autre père : « Je vous prie de me recom- « mander à Jésus-Christ, car je travaille comme dans

« l'incertitude (*labore quasi in incertum*), et nul
 « autre que Jésus-Christ ne peut comprendre l'état
 « de ma conscience. » Dans une autre lettre au même
 Père, il disait : « Si votre révérence éprouvait mon
 « malheur, certainement il bannirait toute joie de
 « son ame ; mais conservez votre tranquillité, et laissez
 « se plaindre un misérable comme moi. *Miseremini*
 « *mei, saltem vos amici mei; manus Domini tetigit*
 « *me*. Et si voulez savoir de quelle manière Dieu m'a
 « frappé, le voici : Il m'a accablé en retirant de moi
 « sa main bienfaisante, en punition de mes nombreu-
 « ses infidélités. Vous direz : O quelle humilité ! et
 « moi je réponds , que c'est une vérité incontestable.
 « Priez Dieu pour moi. »

Son amour pour l'oraison lui faisait aimer aussi le silence et la solitude, qui sont les compagnons et les gardiens de l'oraison. Dans le temps même où il était curé, quoiqu'il fût comme absorbé dans le soin qu'il prenait pour le salut des ames, il ne laissait pas de se retirer de temps en temps dans des lieux reculés et solitaires, pour y traiter seul à seul avec Dieu par l'oraison et les exercices de pénitence. C'est pour cette raison que D. Paul avait tant de prédilection pour notre collège d'Iliceto, situé sur une montagne de la Pouille, et où il se retirait souvent dans une grotte, au-dessous de la maison, que l'on nommait la grotte du bienheureux Félix ; ou bien, il s'enfonçait dans le bois voisin pour y faire oraison, croyant retrouver dans ces lieux une ressemblance avec la solitude des premiers anachorètes, ainsi qu'il s'en exprimait en écrivant à un prêtre de ses amis : « Dans cette nou-
 (« velle maison de Notre Dame de la Consolation à
 « Iliceto, il me semble jouir de la solitude dont jouis-
 « saient les solitaires de l'Égypte. Là, retirés, après

« les missions qui se font pendant l'hiver et au prin-
 « temps , nous nous trouvons tellement paisibles , so-
 « litaires et éloignés du tumulte du monde, que nous
 « ignorons même alors ce qui s'y passe. Nous vivons
 « séparés du commerce des hommes. Nous sommes
 « au milieu d'un bois , au bon air , ayant une vue
 « agréable , et qui peut rivaliser avec le coteau pier-
 « reux de S. Pierre d'Alcantara. Béni soit Dieu qui
 « m'a conduit ici ! mais en même temps je gémis de
 « mon ingratitude , parce que je ne me sanctifie pas
 « sans délai ; j'espère néanmoins y arriver avec l'aide
 « du Seigneur. » Dans cette disposition , il goûtait
 aussi avec délices la lecture des vies des saints soli-
 taires. Étant depuis à Nocera-des-Païens , où nous
 bâtissions alors un collège , ce qui obligeait nos Pères
 à se loger dans une maison particulière assez peu
 spacieuse , et où il était , pour cette raison , difficile
 de pouvoir trouver la solitude à cause du grand nom-
 bre de gens qui y venaient pour affaire , que faisait
 D. Paul ? quoiqu'on fût en été , après les exercices
 faits en commun , il se retirait dans un grenier étroit ,
 plein de paille , où la chaleur était insupportable , et
 là le serviteur de Dieu , pendant les heures les plus
 chaudes du jour , se plaçait au milieu de cette paille
 brûlante pour se trouver isolé seul à seul avec Dieu.

D. Paul n'affectionnait pas moins la vertu de l'obéis-
 sance , soit à l'égard des règles , soit à l'égard des or-
 dres des supérieurs. Quant aux règles , il donna
 l'exemple de leur stricte observance dans les plus mi-
 nutieux détails. Pendant les années qu'il passa au sein
 de la congrégation , nul de nous ne put remarquer
 de sa part la plus légère transgression. Un jour , se
 rendant de la terre de Ciorani au collège de la Sainte-
 Trinité , il arriva tout baigné de pluie , et sur l'invita-

tion qu'on lui fit d'aller à la cuisine se réchauffer, il répondit : « Non, ce serait pécher contre la règle, « car c'est maintenant le temps du silence. » Aussi notre Père César Sportelli, à présent défunt, qui était comme lui grand observateur des règles, disait un jour, en parlant de D. Paul : « Je savais que le Père « Paul était un homme d'une grande pénitence ; mais « aujourd'hui je m'aperçois qu'il est encore un grand « observateur des règles. » Autant il aimait la régularité, autant il désirait la voir aimée de tous nos frères : de là, quand il voyait quelque infraction de la part d'un autre, il en éprouvait une douleur qu'il pouvait à peine supporter ; aussi la ponctualité régnait-elle particulièrement dans la maison où il exerçait les fonctions de supérieur.

D. Paul était de même attentif à obéir au premier signe des supérieurs. Il avait montré dès l'enfance une parfaite soumission à ses parents, et sa mère rendait témoignage qu'elle n'avait jamais éprouvé de sa part aucune contrariété ni aucun dégoût. Dès sa jeunesse, il avait fait le vœu d'une entière obéissance à son confesseur. Plus tard, ce fut pour soumettre totalement sa volonté à celle des autres, qu'il se retira dans notre communauté, comme il le dit à une religieuse, en prenant congé du monastère dont il était confesseur : « Dieu m'appelle à vivre sous l'obéissance. » De là vient qu'il disait souvent que la sainteté de la congrégation valait mieux que celle du siècle. C'est ce qu'il écrivit aussi à un prêtre, don François Margotta, qui délibérait pour se retirer parmi nous, comme il fit en effet depuis : « J'écris à genoux à « votre révérence, à cause du respect que m'inspire « sa sainte résolution de se retirer dans notre congré- « gation. Je ne saurais exprimer la joie que j'en res-

« sens. Béni soit à jamais Jésus-Christ, qui a donné
 « à votre révérence le courage de dire un dernier
 « adieu au monde pour se donner tout à Dieu. Jus-
 « qu'à présent, don François Margotta m'a paru un
 « saint, mais à sa manière; je m'aperçois maintenant
 « qu'il veut le devenir à la manière de Jésus-Christ.
 « Nous vous attendons tous : hâtez-vous. »

Tel était son zèle et son respect pour l'obéissance, que lorsqu'il recevait une lettre du recteur en chef, il la lisait à genoux, et y répondait de même. De plus, il portait constamment sur lui les circulaires que ce supérieur envoyait tous les ans dans les collèges, pour conserver ou améliorer par quelques réglemens particuliers la régularité de la congrégation. D. Paul relisait souvent ces lettres, afin d'observer ponctuellement tout ce qui y était prescrit. Quand il s'élevait parmi les frères quelques doutes sur ce qu'il fallait faire dans certains cas, il les mettait d'accord en leur rappelant la décision du supérieur dans des cas pareils. Une certaine année, il reçut l'ordre d'un supérieur de ne plus assister à l'oraison commune, qui se faisait parmi nous chaque jour avant les vêpres, et d'occuper ce temps à la rédaction des cahiers de théologie qu'il devait lire aux élèves; et Paul si passionné pour l'oraison obéit sans réplique et sans aucun trouble. Une autre fois le supérieur lui ordonna de remettre à un de nos frères tous les instruments de pénitence qu'il avait : cet ordre était pour lui bien dur, mais il l'exécuta de suite et sans proférer un mot de plainte.

Voici une obéissance bien plus dure encore qu'il eut à exécuter un jour, à cause du martyre que son humilité en dut souffrir. Pendant son séjour au collège de Nocera, il fut décidé qu'il serait fait un tableau,

que l'on voit aujourd'hui dans le parloir de ce collège, représentant notre Père, monseigneur Falcoja, évêque de Castellamare, qui fut dans le principe directeur de notre congrégation, au moment où il donne à nos pères les règles qu'il avait dressées. Le recteur de cette maison désirait que le Père D. Paul figurât dans ce tableau, au nombre des personnages qui y étaient représentés; il avait en conséquence ordonné au peintre de saisir adroitement les traits de D. Paul, pendant qu'il serait présent, et aussitôt il le fit appeler. Voulant trouver un prétexte plausible de le retenir sans tourmenter son humilité, il lui dit de rester là quelque temps, pendant qu'on faisait cette peinture, pour dire s'il trouvait quelque chose à y ajouter. D. Paul s'y rendit; mais, comme on le pense, soupçonnant bientôt ce qu'on se proposait, il ne cessa de changer de position et de tourner la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en sorte que le peintre déclara qu'il ne pouvait absolument rien faire. Sur quoi le supérieur déclarant clairement sa volonté, lui dit : « Allons, asseyez-vous et restez immobile, car notre intention est d'avoir votre portrait, et ne répliquez pas. » Aussitôt le pauvre D. Paul, lié par l'obéissance, se tint ferme sur le siège où il était, et ne fit plus aucun mouvement; mais on vit sa figure toute rouge et comme en feu, qui marquait assez le martyre que souffrit sa modestie pendant cette opération. Le portrait achevé, il s'écria en s'adressant au supérieur : « Ah ! que le Seigneur m'a bien justement châtié ! Aujourd'hui même j'ai fait une forte réprimande à un prêtre qui avait voulu se faire peindre, et Dieu a disposé les choses de manière que moi-même j'y fusse obligé. » Il n'avait pas moins d'obéissance pour son père spirituel, ne faisant rien

sans sa permission, comme on le verra par une de ses lettres que nous rapporterons plus bas, et où il y parle de sa mortification extérieure. Un jour, dans le temps où il éprouvait ses tourments et ses afflictions d'esprit, il alla à confesse, et comme il tirait de sa poche une note où il avait inscrit ses péchés pour pouvoir faire sa confession générale, à un simple signe de son confesseur qui lui dit que cela n'était bon à rien, il la déchira et se tranquillisa.

Parlons maintenant de la profonde humilité que don Paul conserva envers lui-même toute sa vie. On peut dire que l'humilité fut pour lui comme la prunelle de ses yeux. Cette vertu était un de ses sujets d'oraison, et voici la prière qu'il adressait continuellement à Dieu : *Humilem fieri, igne flagrari, in sanctum citò converti, pati, et contemni pro te*; et ces mots, *pati et contemni pro te*, il les répétait plusieurs fois avec la plus grande ferveur de son ame. Il faisait de cette vertu la matière de fréquentes conversations, et il mettait à s'en entretenir tant de chaleur qu'il semblait sortir de lui-même. Il écrivait à un de ses disciples : « Pour ce qui est de l'état de grace, « vous pouvez le tenir pour certain. Quant aux dou- « ceurs que vous ressentez, *nec laudo, nec vitupero*. « Quant au désir du martyre, il peut être une bonne « chose quand il ne provient pas du démon lui- « même, qui cherche à l'ombre de ces vellétés, d'en- « tretenir en nous une secrète complaisance et la « tentation de vaine gloire. Enfin cette impression « intérieure pour les distractions qui surviennent me « semble un reste d'amour-propre mal éteint. » Dans une lettre à un de ses pénitents, on lisait : « Sans « l'humilité, l'homme ne peut se maintenir en état « de grace. C'est cette vertu que je vous recommande

« instamment. Je voudrais qu'on se représentât par
« l'imagination une place dans l'enfer, si on se sou-
« vient de l'avoir méritée, ou du moins dans l'abîme
« des misères qu'entraînent les péchés, si on en a
« commis. Pensons à devenir saints plutôt que savants:
« ou vaincre, ou mourir. » Un de nos Pères reçut de
lui une lettre où était ce passage : « L'oraison d'une
« ame désolée doit être la patience, la résignation, la
« prière. Si elle ne peut se recueillir en Dieu, qu'elle
« se recueille au moins en elle-même, c'est-à-dire,
« dans ses propres misères dont la vue sera toujours
« pour elle un moyen de recueillement. »

Pour lui, il s'estimait le plus indigne de tous, en sorte que l'on a retrouvé après sa mort sur son mémorial une foule de reproches qu'il se faisait à lui-même. Quand il était supérieur, il s'accusa plus d'une fois en public de ses défauts, et donna ordre aux frères de l'accuser de toutes les fautes qu'ils lui verraient commettre, et de le couvrir d'opprobre. A une autre époque, où il était, non point recteur, mais seulement administrateur dans un collège, il pria le censeur de lui reprocher ses défauts en plein réfectoire, et celui-ci l'ayant fait, il lui en témoigna ensuite sa reconnaissance. Mais en parlant et en agissant ainsi, D. Paul ne ressemblait pas à ceux qui crient tout haut qu'ils méritent tous les mépris du monde, mais qui ne peuvent souffrir la moindre parole offensante, ou le plus petit manque d'égards. Pour lui, non seulement il ne se plaignait pas lorsqu'il était méprisé, mais il s'en réjouissait intérieurement. On le recherchait partout pour ses prédications, parce qu'en effet, disait-on, il parlait avec tant de zèle, qu'il touchait, pour ainsi dire, les rochers de componction. Cependant, ayant été envoyé par le supérieur dans un endroit de la

Pouille, pour y faire la mission, son premier discours déplut tellement aux habitants, qu'ils le renvoyèrent sans aucun égard. Pour lui, il s'en retourna en paix, content d'avoir reçu un affront si sensible. Une autre fois (et moi-même j'étais présent) un religieux, maintenant défunt, discourant avec lui sur une question de théologie, et soutenant la proposition contraire à la sienne, le traita en toutes lettres d'ignorant, de sorte que, revenu ensuite de son emportement, il vint en solliciter le pardon; mais D. Paul admira au contraire l'humilité de ce Père, et dit : « Voyez quelle humilité ! me demander pardon d'une parole échappée ! »

Le livre qu'il aimait le plus était *la Vie cachée*, dont il disait que parmi les livres spirituels il n'en avait jamais vu un meilleur. Pendant une de ses maladies, tout accablé qu'il était par la fièvre, il le lut et le relut cinq fois. L'amour qu'il avait pour la vie cachée lui faisait dire : « Si j'avais été diffamé « pour des crimes graves, puis dégradé et supplicié en « place publique, alors je pourrais faire quelque chose « pour Dieu. » Ainsi, sans le vouloir, D. Paul révélait les secrets désirs de son cœur. Rien ne lui causait tant de peine que de se voir louer. Un jour quelqu'un lui dit : « Mon Père, vous êtes un saint. » Mais lui, rougissant comme un charbon ardent, répondit avec émotion : « Quel saint ! quel saint ! » Quand il mangeait, il cherchait continuellement à se mortifier; mais s'apercevait-il qu'on l'observait, il se hâtait de cacher sa mortification. Un jour, prêchant à la Cava, en présence de l'évêque, monseigneur de Liguori, qui avait été et était encore un excellent prédicateur, il en reçut de grands éloges; mais dans un autre sermon qu'il donna ensuite devant le même

prélat, afin de ternir l'honneur qu'il avait reçu du premier, il parla avec négligence et sans ordre; il feignit en outre de s'être embrouillé et de manquer de mémoire, et resta muet au milieu de son discours; mais tout le monde vit bien qu'il l'avait fait à dessein pour amortir l'effet des éloges qu'il avait d'abord reçus. A l'époque de sa mort, tout le temps que dura la maladie, c'est-à-dire, treize jours environ, le serviteur de Dieu ne voulut plus parler; à peine proférait-il quelques paroles qu'on aurait pu compter, et il était facile de voir qu'il en agissait ainsi par humilité, craignant que quelques-uns ne recueillissent ses paroles comme on a coutume de recueillir celles que laissent échapper en quittant la vie les grands serviteurs de Dieu.

Enfin, il s'appliquait à la mortification intérieure et extérieure. Quant à la mortification intérieure, il ne négligeait aucun moyen de vaincre ses inclinations, et c'était là une des résolutions les plus fortes, les plus positives qu'il prenait dans ses exercices spirituels, comme on le trouve marqué dans ses notes; mais ces actes étant intérieurs, nous en connaissons peu; ils ne sont connus que de ce Dieu qui, à présent, l'en récompense dans le ciel, comme nous l'espérons. Pour la mortification extérieure, il a été déjà dit qu'il commença à la pratiquer avec rigueur dès son enfance, se privant de fruits et de viande pendant plusieurs années. Il avait même fait de l'abstinence de la viande un vœu spécial. Pour se mortifier, il se bornait encore à prendre de la nourriture une fois le jour, et encore faisait-il ce repas si modique, que parfois il se sentait défaillir; c'est ce que depuis, vivant avec nous, il nommait des indiscretions, des folies de jeune étourdi. Lorsqu'il était curé, souvent

son repas ne fut qu'un morceau de pain et un verre d'eau qu'il prenait dans un coin de l'église. A cette époque, son sommeil n'excédait pas quatre ou cinq heures, et il dormait tout habillé. Entré dans notre congrégation, pour ne pas manquer à l'obéissance et pour éviter de se singulariser, il faisait à la vérité deux repas chaque jour; mais il jeûnait ordinairement, en ne prenant le soir que quelques onces de nourriture : le matin, il mangeait si peu de chose qu'il se levait de table toujours presque mourant de faim; en sorte que les supérieurs lui enjoignirent de prendre plus de nourriture : il y mêlait souvent des herbes amères, et quelquefois de l'écorce d'oranges gâtées. Pour mortifier sa soif, en buvant aux repas (et il ne buvait jamais hors de table), il ne prenait qu'une gorgée à la fois.

Pendant qu'il était dans le siècle, il fut attentif à se priver de tout divertissement, et jamais on ne le vit prendre la moindre satisfaction terrestre. On ne le vit jamais se mêler aux jeux, ni aux spectacles, ni aux promenades, ni à la chasse. Dans son pays natal de la Cava, le principal amusement des paysans, et surtout des enfans, est la chasse aux ramiers, qui se fait toute l'année; mais D. Paul, quoiqu'enfant, s'abstenait même d'y assister. Une année qu'il se trouvait supérieur dans notre collège de Sainte-Marie de la Consolation, à Iliceto, lieu extrêmement froid, il donna ses soins à ce que chacun fût fourni d'un vêtement chaud, et ne dit rien pour lui; en sorte que le tailleur oublia de faire le sien, et qu'il resta toute la saison d'hiver n'ayant que sa soutane et sa chemise, sans proférer un mot de plainte. En voyage, il lui arrivait souvent de se trouver la nuit éloigné de nos maisons; toujours attentif à se mortifier, il se gardait bien d'aller chez nos bienfaiteurs, sachant qu'il y

eût été bien traité; il entra dans les hôtelleries où il fut obligé souvent de coucher sur la paille, et quelquefois sur la terre nue. En parlant des instruments de pénitence dont il usait, j'ai déjà dit plus haut que dès l'âge de douze ans, il prenait la discipline jusqu'au sang, et portait sur sa chair une ceinture garnie de pointes qui faisait horreur à voir. Lorsqu'il était dans le siècle, il avait fait vœu d'obéissance à son confesseur; et comme celui-ci était très porté aux mortifications extérieures, Paul obtenait son aveu pour tout ce que sa ferveur lui inspirait; or, dès que son directeur lui permettait la mortification ou l'oraison, il exécutait tout ponctuellement comme une obligation rigoureuse qui résulte d'un vœu. Les disciplines sanglantes étaient devenues pour lui chose ordinaire, et pour cet effet, il se procurait dans la campagne des faisceaux d'épines; mais plus ordinairement il se servait d'une grosse canne plombée et armée dans toute sa longueur de pointes longues et fortes, avec lesquelles il ne se piquait pas seulement, mais il se perçait les chairs. En outre, il se tourmentait le corps avec des cuissards et des bracelets faits de chaînettes garnies de pointes, et il les gardait alors même qu'il prêchait ou entendait les confessions; le supérieur s'en étant aperçu, les lui ôta dans une mission, et les donna en garde à un frère lai. Traversant un jour le bois d'Iliceto pendant la récréation, on le vit frapper des mains sur les épines; en un mot, il n'y avait pour D. Paul ni divertissement ni soulagement; sa vie entière et toutes ses pensées n'étaient qu'une contrainte continuelle, une abnégation de tout plaisir, et un tourment qu'il s'infligeait, autant qu'il était possible, par les exercices de la pénitence. Aussi lui entendait-on dire souvent: « Il faut combattre pour

« devenir saint, et combattre toujours, toujours, « cherchant à se mortifier en tout, dans le manger, « dans le boire, dans le sommeil, dans le repos et « dans toutes choses. » Belle maxime des saints, mais peu pratiquée, si ce n'est par ceux qui se sont entièrement donnés à Dieu.

D. Paul joignait à ces vertus un grand amour de la pauvreté. Étant encore dans le monde, il en avait fait le vœu entre les mains de son confesseur, s'obligeant à n'avoir jamais sur lui plus de cinq carlins, et encore ne les portait-il que dans l'unique but de les donner aux pauvres, selon le devoir qu'il en avait alors comme curé. Il allait en ce temps là vêtu d'habits si usés, que son frère, le rencontrant en rue, ainsi déchiré et semblable à un mendiant, l'accabla de reproches et le traita de fou. Admis plus tard dans notre congrégation où entre autres vœux on fait celui de pauvreté, il montrait le plus grand zèle à l'observer. Quand il était supérieur, il déployait en ce point la plus grande rigueur, ne pardonnant à aucun membre de la congrégation la moindre infraction à la pauvreté religieuse. Il portait même cette observance jusqu'à un certain excès qui d'ailleurs ne s'accordait pas avec l'économie bien entendue de nos maisons ; car il ne voulait pas que l'on fit des provisions, et il disait : « Nul pauvre ne fait des provisions. » Mais cette pauvreté, il la maintenait bien plus rigoureuse pour lui-même. Il avait écrit dans son livret : « Je « dois bien plutôt craindre d'être riche que d'être « pauvre ; je dois aimer la pauvreté plus que les gens « du monde n'aiment les richesses. » Et pour exécuter cette résolution, il ne se servit jamais de ciseaux, aiguilles, fil, papier, encre ou autres menus objets, sans en avoir la permission des supérieurs.

Lorsqu'il fut ensuite supérieur dans les missions,

il choisissait toujours pour lui le plus mauvais cheval, le lit le plus dur, le confessionnal le plus incommode. Après avoir lavé la vaisselle, comme il se pratique dans notre congrégation même par les prêtres, à tour de rôle, certains jours de la semaine, pour exercer l'humilité, tandis que les autres, pour se nettoyer les mains, usaient de savon ou de son, lui ne se servait que de cendre, disant que l'emploi de toute autre matière était contraire à la pauvreté. Il est permis chez nous de porter sur soi, avec l'agrément du supérieur, quelque livre de piété, comme le nouveau testament, un à *Kempis*, la visite au saint Sacrement ou tout autre semblable, comme on peut aussi garder quelques images de dévotion dans son bréviaire ou sur sa table. Mais D. Paul ne voulait rien avoir de semblable, et lorsque nous disions que cela n'offensait point le vœu de pauvreté, il répondait pour sa part : « Rien, rien, rien. » Dans sa dernière maladie, ayant déjà perdu l'usage de la parole, il aperçut pendue au mur de sa chambre une montre d'argent, et ne pouvant parler, il s'efforçait de faire comprendre par signes qu'on enlevât cette montre, comme blessant la pauvreté ; mais l'administrateur de la maison lui fit entendre qu'elle servait à régler les heures où devaient être pris les remèdes, et il se tranquillisa.

Autant il était détaché des biens de ce monde, autant il l'était de ses parents. Étant au collège de la Sainte-Trinité, dans la terre de Ciorani, sa mère, qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs années, lui fit demander la permission de lui faire une visite ; mais il lui envoya dire par un prêtre qu'elle n'en fit rien, parce que c'était là une affection terrestre. La mère fit de nouvelles instances, et ajouta qu'avant de mourir elle voulait avoir la consolation

d'aller le trouver, non seulement pour le voir, mais aussi pour lui donner sa bénédiction : D. Paul répondit de nouveau qu'elle se gardât de venir, et que quant à sa bénédiction, elle la lui donnât de loin, attendu qu'elle aurait la même valeur de loin que de près. Ayant appris que sa sœur était gravement malade et souffrait beaucoup, il refusa d'aller la voir, et se contenta de répondre : « Je lui souhaite de plus
« grandes douleurs encore, pour la voir plus con-
« forme à la vie souffrante de Jésus-Christ. »

Quant à l'amour du prochain, autant D. Paul était sévère pour lui-même et pour ses parents, autant il était charitable et affable envers les autres. Il allait au-devant de ceux qui étaient sous le poids des tentations ou des afflictions pour les aider ou les soulager. Quoiqu'il fût naturellement d'une humeur austère, la charité le rendait doux et prévenant pour tous, principalement pour les pécheurs qui venaient se confesser à lui. Avant d'entrer dans la congrégation, il visitait les prisons de la Cava de Salerne ; il y prêchait d'abord pour les pauvres prisonniers, puis il les entendait en confession, et enfin il leur distribuait une corbeille de pain, et donnait un carlin à chacun d'eux. Ayant trouvé une certaine religieuse dans le plus grand besoin de secours spirituels, D. Paul l'assista pendant huit jours consécutifs, et cela précisément dans l'octave du S. Sacrement, époque où les nuits sont les plus courtes : or, comme le serviteur de Dieu ne voulait pas manquer au service de la paroisse qui réclamait tous ses soins, il employa à entendre la religieuse pendant ces huit jours, les dernières heures de la nuit ; on l'a su depuis de la bouche de la religieuse elle-même. Plus tard, lorsqu'il fut chez nous, se trouvant supérieur, il ne son-

geait qu'au soulagement de tous, et spécialement des malades, ne se bornant pas à recommander aux infirmiers de les soigner avec vigilance, mais s'employant lui-même à ce ministère. Prévenu un jour qu'un malade se trouvait dans un lit incommode, il se priva du sien et le lui donna. Pendant le temps du repos, afin de ne pas troubler ceux qui étaient dans leurs chambres, il parcourait les corridors en marchant sur la pointe de ses pieds.

Pour ce qui est de la pureté, il en était jaloux au dernier point, et la gardait avec la plus scrupuleuse attention. Autant qu'il a été possible de s'en assurer, D. Paul ne souilla jamais son ame sainte par le péché de l'impureté. Dès son extrême jeunesse, il eut ce vice en horreur, et il n'en pouvait même pas entendre parler. Étant enfant, il allait un jour à l'école avec un autre enfant de sa parenté; celui-ci ayant proféré une parole indécente, Paul rougit, prit la fuite et le laissa là. Mais une autre fois le même compagnon ayant répété cette parole, il ne put s'empêcher de lui donner un souffet, et dès lors, il se proposa et observa en effet, de ne plus aller de compagnie avec ce parent, ni avec aucun autre de même caractère. A plus forte raison fut-il réservé dans la suite à l'égard des femmes. Jamais il n'en regardait aucune, et il ne parlait même aux plus vieilles que les yeux baissés; dans la crainte que ses yeux ne vinsent à le trahir, il pria le Seigneur de lui affaiblir la vue, et il obtint en effet cette grace. Même avec sa mère et ses sœurs, il se tenait si bien en garde sur ce point, qu'elles se plaignaient qu'il ne les eût pas regardées en face une seule fois.

Dans les missions, le serviteur de Dieu commençait ordinairement par entendre les confessions des

hommes, et c'était seulement quand il n'y en avait plus à confesser, que, pour ne pas rester désœuvré, il se déterminait à écouter les femmes. Lorsqu'il était obligé d'avoir un entretien avec elles pour quelque affaire indispensable, il suivait rigoureusement le conseil de S. Augustin : « *Cum feminis sermo brevis et rigidus.* » Il les expédiait en quelques paroles brèves et austères. S'il faisait les exercices dans quelque couvent de femmes, il tenait le confessionnal le matin et durant le jour, mais après les offices terminés il se refusait, hors le cas d'absolue nécessité, aux instances des religieuses, dans la crainte d'y prendre quelque peu d'attache.

A la pureté du corps il joignit celle de l'âme. Il avouait lui-même au curé qui lui succéda, qu'il ne savait pas avoir commis en toute sa vie un péché mortel, disant qu'il en avait seulement quelque doute; mais ces doutes sont les scrupules des saints qui craignent là même où il n'y a lieu à aucune crainte. Le Père Balthazar Alvarez disait que le péché mortel est un monstre si horrible, qu'il ne peut entrer dans une âme qui aime Dieu, sans se faire clairement reconnaître; d'où les théologiens concluent unanimement que quand une personne timorée est seulement dans le doute, et non assurée d'avoir perdu la grâce divine, il est certain qu'elle ne l'a pas perdue. Mais pour revenir à D. Paul, bien qu'il affirmât avoir quelque doute, néanmoins un prêtre qui avait entendu sa confession générale au moment de sa mort, attestait que le serviteur de Dieu était passé dans l'autre vie avec l'innocence baptismale.

Un des objets de sa grande dévotion était aussi la passion de Jésus-Christ. Un jour qu'il prêchait sur ce sujet, on vit sa figure enflammée comme si elle

eût été de feu, et il parut comme transformé en ange. Une autre fois, prêchant sur l'amour de Jésus-Christ, à Oliveto, en présence du Saint-Sacrement, il resta un assez long espace de temps en extase, muet et immobile, ce qui émut beaucoup plus l'auditoire que tous les discours qu'il aurait pu faire.

Il ne fut pas moins pénétré de dévotion envers la sainte Vierge. Dès son enfance, il eut pour cette divine Mère une affection et une tendresse particulières ; cette tendresse, il la manifestait clairement à tous ses auditeurs quand il prêchait, et aux pénitens quand il entendait leurs confessions. A l'heure de la mort, ses délices étaient de tenir ses yeux fixés sur une image de la Vierge, placée devant lui. On était alors dans la neuvaine de son Assomption, et pensant à cette circonstance, don Paul dit : « Si je ne meurs pas avant le 15 d'août, je ne mourrai plus. » Il parlait ainsi dans l'espoir que, s'il devait mourir, sa souveraine obtiendrait qu'il mourût sans faute durant cette neuvaine ; c'est ce qui arriva en effet.

Mais parmi toutes les vertus admirables de notre don Paul, brilla la constance dans le bien. Aussi s'efforçait-il de l'inspirer à tous, et par ses paroles, et par ses lettres : « De la constance dans les bonnes résolutions, disait-il, de la constance. » Et c'est ce qu'il pratiqua toujours lui-même admirablement, en se montrant toujours ferme et vigilant à exécuter la résolution qu'il avait prise de tendre à la plus grande perfection, et de faire tout ce qui serait le plus agréable à Dieu. Pendant tout le temps qu'il vécut parmi nous, nul ne put jamais observer dans ce bon frère la plus légère infraction volontaire, le plus petit relâchement d'esprit. Et ce qu'il y eut de plus remarquable,

c'est qu'il conserva cette constance au milieu d'une grande aridité dont il fut éprouvé pendant six ans entiers, qui furent les derniers de sa vie, sans qu'aucun soulagement spirituel, aucun adoucissement ne vint tempérer sa cruelle désolation. Quelques hommes du jour se vantent d'être des *esprits-forts*, parce qu'ils ne font nul cas de la vérité et des maximes de la foi, qu'ils traitent de préjugés dignes des âmes faibles. On peut dire avec plus de vérité que don Paul fut un *esprit-fort*, lui qui persévéra avec courage dans ses vertueuses résolutions, qui ne cessa d'avancer dans l'amour de Dieu, sans jamais se ralentir de sa ferveur, ni du désir qu'il avait d'atteindre le plus haut degré de sainteté qui soit possible à un homme. Un de nos pères, homme de beaucoup d'esprit et de discernement, disait que s'il avait eu à peindre en deux mots la vie vertueuse de don Paul, il aurait dû le représenter sur une colonne de marbre avec cette inscription : *Semper idem*. Et en effet, il fut toujours le même dans sa ferveur, toujours le même dans le soin qu'il mettait à chercher Dieu et sa plus grande gloire; toujours constant dans l'exercice des vertus, sans jamais faire un pas en arrière; toujours attentif à se contraindre et à se mortifier, sans se permettre le plus faible soulagement corporel; pour lui, il n'y eut jamais ni spectacles, ni festins, ni concerts, ni chasses, ni jeux, ni conversations, ni aucun autre divertissement du monde. En un mot, il fut toujours égal à lui-même, toujours uniforme, toujours fervent, toujours héroïque dans ses actions. Aussi paraissait-il avec un visage serein en toute occasion, heureuse ou malheureuse, qui se présentait, parce que son unique passion était *le goût de Dieu*, expression qu'il avait souvent à la bouche, et tenait constamment

écrite sur une carte placée devant ses yeux sur sa table : « *Goût de Dieu.* » Sa prédication favorite, celle qu'il avait coutume de faire, et par laquelle il embrasait le plus ceux qui pouvaient l'entendre, avait pour objet le *goût de Dieu.*

Il protestait que son ambition n'allait pas à devenir plus saint que Dieu ne voulait le lui permettre; mais il ne cessait d'aspirer à la plus haute sainteté que l'on puisse désirer. Un jour qu'il s'entretenait avec un religieux, celui-ci lui ayant dit qu'il se contentait de faire son salut tout juste, don Paul se leva et répondit avec émotion : « O mon Père, que dites-vous ? « Nous autres religieux, nous ne pouvons-nous sauver qu'en devenant saints et parfaits. » Ensuite, il apporta un grand nombre de preuves à l'appui de ce qu'il venait de dire : en sorte que son interlocuteur s'écria : « Oui, c'est vrai, mon père, et je veux m'amender. » Quand le serviteur de Dieu lisait les vies des saints qui s'étaient donnés entièrement au Seigneur, il pleurait de consolation. De même, quand quelqu'un de notre congrégation, après l'année du noviciat, faisait, selon la règle de l'institut, les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, de renoncement à toute dignité ou bénéfice ecclésiastique, et de persévérance, don Paul ne pouvait retenir ses larmes. Quand il voyait quelqu'un porté à la piété, il n'omettait rien pour l'exciter à se donner tout entier à Dieu, et à s'unir entièrement à la divine volonté. On lit à ce sujet dans ses lettres, d'admirables passages. A une de ses sœurs, qui éprouvait des tribulations, il écrit : « Ne pensez pas à autre chose qu'à « vous offrir à Dieu sans réserve, vous abandonnant « complètement à sa divine volonté, afin qu'il dispose « de vous comme il lui plaira; et persuadez-vous que

« faire la volonté de Dieu, c'est la dévotion. » Il écrivait à l'un de ses pénitens : « Il faut s'exténuer pour plaire à Dieu. Dieu demande de nous la force, et non des tendresses. » Et dans ses conversations avec nous, il semblait qu'il ne pût parler d'autre chose que du soin de plaire à Dieu, et de la recherche de tout ce qui lui est le plus agréable.

Telle fut la vie de notre Père don Paul, rapportée ici en abrégé ; à cette vie si riche en vertus, répondit parfaitement sa mort bienheureuse et sainte. Il se trouvait alors supérieur dans le collège de Sainte-Marie *Mater Domini*, sur le territoire de Caposèle, et là, plusieurs fois avant de tomber malade, il prédit sa mort. Un mois avant sa fin, on ne l'entendit parler que de l'éternité et du paradis, faisant à plusieurs reprises cette question aux frères : « Dites-moi, que se passe-t-il dans le paradis ? » Une fois il dit positivement : « C'est cette année (celle précisément où il mourut) que je dois mourir. » Plus tard, le 5 août, étant encore en bonne santé, il parla plus particulièrement de sa mort, et dit : « Je mourrai dans ce mois, et la fièvre me prendra aujourd'hui. » Il en fut ainsi, en effet, puisque ce jour-là même après le dîner, la fièvre le saisit, avec des symptômes si pernicieux que, dès le troisième jour, les médecins désespérèrent de lui. Sa maladie dura onze jours, pendant lesquels il fit l'admiration de tous ceux qui l'approchèrent, par son calme, sa patience, sa soumission à prendre tous les remèdes que l'infirmier lui présentait d'après l'ordre du médecin, sans jamais rien demander, ni jamais se plaindre de rien.

Nous n'avons rien à rapporter touchant les sentiments qu'il éprouva dans cette dernière maladie ; car il garda un silence continu, et pendant tout ce

temps, il ne proféra que très peu de paroles. On croit, sans aucun doute, comme je l'ai dit plus haut, qu'il en agissait ainsi par humilité. Sachant qu'on recueille avec soin les paroles que profèrent à l'article de la mort ceux qu'on regarde comme des serviteurs de Dieu, il voulut pour cette raison garder un silence continuel. Il restait sans cesse recueilli, les yeux fixés sur les images de Jésus crucifié, et de la sainte Vierge. Les frères l'ayant prié de leur laisser quelque souvenir, il ne voulut point répondre; il montra même quelque déplaisir de cette demande, craignant sans doute d'avoir à rendre compte après sa mort de ses dernières paroles. Un de nous le pressa d'ordonner, en sa qualité de supérieur, que la communauté adressât à Dieu des prières pour la conservation de sa santé, nécessaire au bien de la congrégation; il parla alors et dit: « Non, il est expédient que je meure. » De même, moi, son supérieur, en qualité de recteur suprême, ayant appris qu'il était si gravement malade, je lui envoyai de loin l'obédience de guérir s'il plaisait à Dieu. Don Paul, quand on lui signifia cette obédience, leva la main, et sans dire un mot, fit signe que la volonté de Dieu n'était point qu'il guérit. Au commencement de sa maladie il fut encore quelque temps tourmenté de ses craintes habituelles; mais son confesseur lui ayant ordonné de se rassurer, il se tranquillisa complètement, s'abandonnant entre les mains de la divine miséricorde; et dans une quiétude céleste, tenant les yeux tournés vers le crucifix, au milieu des pleurs versés en abondance par ses chers frères, le 13 août de l'année 1753, à la dix-neuvième heure, il rendit à Dieu sa bienheureuse âme, à l'âge de 47 ans, passant ainsi, comme nous l'espérons avec confiance, à la possession de ce

Dieu à qui il s'était tant efforcé de plaire, et qu'il avait uniquement cherché pendant toute sa vie. Au premier son de cloche qui annonça sa mort, ce furent des gémissements et des pleurs universels, non seulement de la part des frères, mais aussi des étrangers qui se trouvaient dans la maison. Avant de l'ensevelir on lui ouvrit la veine, et soudain le sang en jaillit. Un grand nombre de fidèles, depuis sa mort, ont obtenu par le moyen de ses reliques, des graces prodigieuses, desquelles on tint des rapports exacts, qui dans leur temps seront publiés, quand il plaira au Seigneur de le faire honorer sur les autels, si telle est un jour sa volonté.
